

ANAÏS MULLER ET BERTRAND PONCET

Après une formation au Théâtre national de Bretagne en 2008 pour **Anaïs Muller** et au Théâtre National de Strasbourg en 2009 pour **Bertrand Poncet**, et de nombreuses collaborations en tant qu'interprètes, le duo fonde la compagnie Shindô, aujourd'hui située à Arles. Ensemble, ils explorent de nouvelles formes théâtrales et déplacent les codes habituels de l'art dramatique. Ils se lancent dès 2017 dans l'aventure d'un opus en plusieurs volets *Les Traités de la perte*. Après *Un jour j'ai rêvé d'être toi* et *Là où je croyais être il n'y avait personne*, ils préparent la suite des aventures de leurs deux héros Ange et Bert.

LE FESTIVAL IMPATIENCE

Encourageant les démarches scéniques innovantes, stimulant les expérimentations des uns et des autres et éveillant la curiosité des autres, le **Festival Impatience** met en lumière les ambitions artistiques, scénographiques et textuelles des jeunes metteurs en scène et collectifs d'aujourd'hui. *Là où je croyais être il n'y avait personne* est diffusé dans dix des lieux partenaires du Festival Impatience.

ET...

ATELIERS DE LA PENSÉE
avec Anaïs Muller et Bertrand Poncet

Conférence de presse
le 20 juillet à partir 12h30, dans la cour du cloître Saint-Louis



Certains débats et rencontres sont à retrouver dans l'espace audiovisuel de notre site festival-avignon.com

LÀ OÙ JE CROYAIS ÊTRE IL N'Y AVAIT PERSONNE

Ange et Bert partent sur les traces de Marguerite Duras. En arpentant les lieux d'écriture si chers à l'autrice, le duo va jouer avec le trouble de la fiction, brouillant les codes, jonglant avec les mises en abîme et tournant autour de la question de la création littéraire. De discussions philosophiques sur la déconstruction de l'humain en palabres sur la reconstruction artistique, ils s'attaquent à l'écriture de leur propre chef-d'œuvre. Une histoire dans l'histoire... Avec *Là où je croyais être il n'y avait personne*, les jeunes metteurs en scène Anaïs Muller et Bertrand Poncet nous invitent au vertige littéraire et à la quête d'identité avec autant de sérieux que d'humour. Ce deuxième volet de leurs *Traités de la perte*, au titre plein de dérision, a reçu le prix du jury du Festival Impatience 2021.

Ange and Bert are looking for an idol; it will be Marguerite Duras. Together, they strive to create a masterpiece, losing themselves between fiction, fantasy, and phantoms.

DATES DE TOURNÉE APRÈS LE FESTIVAL

- 18 au 21 janvier 2023, Le CentQuatre (Paris)
- 16 et 17 mars, Théâtre Auditorium de Poitiers
- 21 au 25 mars, Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

76^e
ÉDITION

Pour vous présenter cette édition, plus de 1 700 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

FESTIVAL-AVIGNON.COM



#FDA22

Téléchargez l'application du Festival d'Avignon pour tout savoir de l'édition 2022 !



FR
à propos du
spectacle



EN
about the show



LÀ OÙ JE CROYAIS ÊTRE IL N'Y AVAIT PERSONNE

ANAÏS MULLER ET BERTRAND PONCET

22 23 24 25 JUILLET 2022
GYMNASÉ DU LYCÉE SAINT-JOSEPH



LÀ OÙ JE CROYAIS ÊTRE IL N'Y AVAIT PERSONNE

ANAÏS MULLER ET BERTRAND PONCET

(Arles)

Durée 1h15

Avec Anaïs Muller, Bertrand PoncetConception, texte Anaïs Muller, Bertrand PoncetDramaturgie Pier LamandéMusique Antoine Muller, Philippe VeillonScénographie Charles ChauvetLumière Diane GuérinVidéo Romain PierreAdministration, production et diffusion Adeline BodinProduction Compagnie ShindôCoproduction La Passerelle Scène nationale de Gap, Théâtre d'Arles, Théâtre du Bois de l'Aune (Aix-en-Provence), Comédie de Picardie (Amiens)Avec le soutien de Région Sud – Provence-Alpes-Côte d'Azur,Département des Bouches-du-Rhône, la Drac Provence-Alpes-Côte d'Azur - ministère de la Culture, la SpedidamAvec l'aide de La Chartreuse-CNES de Villeneuve lez Avignon

Une version surtitrée en anglais est disponible pour la tournée de ce spectacle.

A subtitled version in English is available for the tour of this show.

Là où je croyais être il n'y avait personne est le deuxième volet de vos Traités de la perte. Quel est le projet dramaturgique de ce nouveau spectacle ?

Bertrand Poncet : Après les représentations d'*Un jour j'ai rêvé d'être toi*, où nous faisons la critique du narcissisme, nous nous sommes demandé si nous avions tout dit de cette notion. Dans ce premier volet, nous avons aussi questionné ce fantasme « d'être autre » sans cerner jusqu'où cela pouvait nous entraîner. Mais en prolongeant les discussions, le personnage de Marguerite Duras s'est rapidement imposé, par son narcissisme justement et par la manière dont cette immense autrice a construit son personnage. Elle parlait d'elle à la troisième personne.

Anaïs Muller : Elle avait une très grande liberté de ton. Dans un entretien par exemple, elle a déclaré en parlant de l'école et des institutions : « Il faut que tout soit détruit. » Cette phrase nous a interpellés et a été notre point de départ. En travaillant sur la femme et l'autrice Duras, nous nous sommes intéressés à son rapport à l'écriture et à la remise en question perpétuelle à laquelle elle procède. Son projet narratif est intrinsèquement lié au mystère de l'écriture. Et cette question, nous nous la posons de la même façon dans chacun de nos spectacles : pourquoi faisons-nous du théâtre ? Qu'est-ce qui fait que nous sommes des auteurs ? Quel est le sens de notre désir de création ? Marguerite Duras avait la singularité de donner son avis sur beaucoup de domaines. En bien ou en mal. C'est passionnant de se rapprocher ; d'en savoir plus, voire d'être familiers de quelqu'un qui avait cette capacité à imposer son discours. Il y a une certaine fascination face à sa liberté et son désir d'écrire à tous et sur tout, ou presque.

B. P. : Marguerite Duras ne se censurait pas et c'est ce que nous essayons aussi de faire dans notre démarche d'écriture. Nous corrigeons beaucoup, raturons aussi, mais pour rester au plus près d'une liberté de ton et de propos. Notre premier spectacle traitait de la représentation théâtrale. Ici, nous décortiquons les mécanismes de l'écriture. Que se passe-t-il dans la tête d'un auteur ? Quels sont les rouages qui vont se mettre en place pour que l'histoire advienne ? Dans ce nouveau volet, nos deux personnages, Ange et Bert, se lancent dans l'écriture d'une histoire inspirée d'une autre histoire. Un pastiche de chef-d'œuvre au plateau.

Il y a Marguerite Duras d'un côté, mais aussi Robert Musil de l'autre, et son chef-d'œuvre *L'Homme sans qualités* qui vient s'entremêler à ce projet ...

A. M. : Musil écrit *L'Homme sans qualités* dans les années 1930, Duras le découvre dans les années 1980 et cette lecture douloureuse lui donne le sujet de sa pièce *Agatha* : l'histoire d'un frère et d'une sœur qui tombent amoureux. Dans la stricte continuité de cette imitation littéraire, Ange et Bert, en panne d'inspiration et après avoir tenté de lire *L'Homme sans qualités* au plateau, se mettent à écrire à leur tour l'histoire d'une sœur qui tombe amoureuse de son frère.

Cette répétition de l'intrigue va entraîner les personnages dans une sorte de trouble identitaire où ils auront de plus en plus de peine à démêler le vrai du faux. Sont-ils toujours Ange et Bert ? Sont-ils devenus écrivains à leur tour ?

B. P. : Ce regain littéraire passe par le biais d'un livre qui tombe du ciel. *Agatha* étant de Marguerite Duras, l'autrice devient à la fois une source d'inspiration et une invocation. C'est parce que cette écriture leur apparaît qu'Ange et Bert retrouvent le fil de l'écriture, mais aussi du spectacle.

A. M. : Ces choses qui « tombent du ciel » dans le spectacle sont aussi une manière de parler de l'inspiration : de ce qui nous tombe dessus sans que nous ayons la conscience d'y être préparés. Les intuitions, les hasards viennent jalonné ce parcours « d'écriture en direct » et créent le point de bascule des deux personnages.

B. P. : Apparaît alors la question centrale de ce second volet : celle de l'interdit et du désir. Jusqu'où Ange, devenue la sœur mais aussi peut-être Marguerite Duras, ira-t-elle dans sa quête de transgression ?

A. M. : Toutes ces strates d'écriture perdent les personnages mais mettent à nu les interdits. Cette sœur, en avouant son amour pour son frère, va réaliser que ce sentiment n'était qu'une illusion. La chose dite n'appelle pas forcément à sa réalisation. Ici, dire son amour fait disparaître l'amour. Ne reste plus qu'un vertige.

Comment décririez-vous Ange et Bert, ces personnages qui, d'un spectacle à l'autre, continuent de creuser la question de la perte ?

A. M. : Je dirais qu'ils peuvent être monstrueux comme touchants et certaines fois fantasmés. Ils sont un peu nous-mêmes et ils nous permettent d'être en permanence dans l'autodérision et de jouer avec le public. Au sein des *Traités de la perte*, le fil rouge est une faille : ce qui ne se résout pas dans l'humain. Et dans ce second volet, il s'agit de la question de l'imitation. Nos émotions, nos choix sont-ils le fruit de nos inspirations ? L'homme se construit en étant certain de son authenticité alors qu'il est composé d'une multitude de références. Ces personnages nous permettent de parler alors du narcissisme, de l'avidité ou encore de la quête de gloire en jouant du décalage entre le fond et la forme.

B. P. : Avec eux, nous défendons une forme de « hors-temps ». Je les imagine parfois venus d'une autre époque et propulsés en 2020, observant le monde qui les entoure avec une sorte de nostalgie. Ce décalage dont parle Anaïs, nous le vivons aussi en tant qu'acteurs, car il nous arrive de ne pas nous sentir vraiment à notre place. Cela nous donne la liberté de jouer trop vite ou trop lentement, « faux » ou « ringard », tout en ne perdant jamais de vue le travail de la sincérité, du « jouer vrai ». C'est ce qui rend la représentation vivante. Parce que nous jouons au plus près de nous-mêmes, il arrive que ce qui était comique hier devienne tragique le lendemain.

Propos recueillis par Marion Guilloux